

L'IDÉE DE LIBERTÉ...

Umanità nova - 24 septembre 1920

La *Parola dei Socialisti* de Livourne écrit: «Dans un article l'*Umanità Nova*, il est dit que la liberté que souhaitent les anarchistes est la liberté absolue... pourvu qu'elle ne viole pas la liberté des autres».

Nous n'avons pas le temps de rechercher l'article auquel il est fait allusion, mais il nous semble impossible que nous ayons parlé de liberté absolue, et nous sommes pratiquement sûrs que ce mot a été ajouté par le journal des socialistes de Livourne sans qu'ils en comprennent bien le sens. Si par hasard cette bêtise nous avait échappé, nous en ferions immédiatement amende honorable parce qu'un absolu conditionné par un pourvu que, etc..., ce serait vraiment du plus haut comique.

Quoi qu'il en soit, les socialistes de Livourne «seraient curieux de savoir quelle est la liberté individuelle poussée au plus haut degré qui ne restreindrait pas et donc ne violerait pas la liberté des autres».

Et après un peu de rhétorique qui est du même niveau que leur philosophie, ils poursuivent en disant qu'«il est impossible de penser qu'on peut ne mettre aucun frein à la liberté individuelle étant donné que l'homme n'a pas atteint - et n'atteindra pas avant des siècles, s'il l'atteint jamais - cette perfection qui est la condition nécessaire d'une vie en commun faite de libres volontés».

Si nous répondons en particulier à cette objection tant de fois rebattue par la *Parola dei socialisti*, c'est dans l'espoir qu'ils nous rendront la politesse en nous expliquant l'énigme suivante, qui est la conclusion de leur note: «Du reste il nous semble à nous que, pour qui veut comprendre, l'affirmation d'*Umanità Nova* est assez significative et qu'elle nous confirme donc dans la conception que nous avons, nous, de la liberté».

Il n'est que trop vrai que les intérêts, les passions, les goûts des hommes ne sont pas naturellement en harmonie et, comme il leur faut bien vivre ensemble en société, il faut que chacun essaie de s'adapter, de concilier ses désirs avec ceux des autres et d'arriver à une façon de vivre et d'agir qui puisse le satisfaire le mieux possible, ainsi que les autres. Cela signifie limitation de la liberté et démontre que la liberté, prise dans son sens absolu, ne pourrait pas résoudre le problème d'une vie en commun volontaire et heureuse.

Le problème ne peut être résolu que par la solidarité, la fraternité, l'amour qui font que le sacrifice de désirs incompatibles avec ceux des autres se fait volontairement et avec plaisir.

Mais quand on parle de liberté en politique et non pas en philosophie, personne ne pense à la chimère métaphysique de l'homme abstrait, existant en dehors du milieu cosmique et social et qui pourrait, tel un dieu, faire ce que bon lui semble, au sens absolu de l'expression.

Quand on parle de liberté, on veut parler d'une société dans laquelle personne ne pourrait faire violence aux autres sans rencontrer une résistance efficace, et surtout une société dans laquelle personne ne pourrait accaparer la force collective ni l'utiliser pour imposer sa propre volonté, que ce soit aux particuliers ou aux collectivités elles-mêmes qui fournissent la force.

L'homme n'est pas parfait, c'est entendu. Mais c'est là justement une raison de plus, la meilleure peut-être, pour ne donner à personne les moyens de «mettre un frein à la liberté individuelle».

L'homme n'est pas parfait. Mais alors, où trouver des hommes non seulement assez bons pour vivre en paix avec les autres, mais encore capables de régenter autoritairement la vie des autres? Et à supposer qu'ils existent, qui les désignerait? S'imposeraient-ils d'eux-mêmes? Mais qui les protégerait contre la résistance, les attentats des «*méchants*»? Ou alors, serait-ce au «*peuple souverain*» de les élire, ce peuple tenu pour trop ignorant et trop «*canaille*» pour vivre en paix mais qui se trouve avoir tout soudain les bonnes qualités nécessaires quand on lui demande d'élire ses maîtres?

Ceux qui écrivent dans la *Parola dei Socialisti* s'imaginent sans doute dotés de toute la science et de toute la vertu nécessaires pour gouverner, c'est-à-dire pour «*mettre un frein aux autres*». Mais il y a à Livourne des gens qui sont trop rustres pour reconnaître leurs sublimes qualités. Alors?

S'ils aspirent à être des tyrans, qu'ils cherchent, pour y parvenir, à s'assurer la force brutale nécessaire et qu'ils se préparent à toutes les résistances, à toutes les révoltes de l'esprit de liberté. Ou alors, qu'ils se persuadent que la société harmonique ne peut naître que des libres volontés qui s'harmonisent librement sous la pression des nécessités de la vie et pour satisfaire ce besoin de fraternité et d'amour qui fleurit toujours chez les hommes dès qu'ils sont libérés de la peur d'être écrasés et de manquer du nécessaire, pour eux et leur famille.

Errico MALATESTA.
